

nous serons de nouveau réunis dans notre paisible Hosterwitz. (1) A notre arrivée nous trouvâmes Smart, qui nous attendait. Un grand fiacre fut amené, dans lequel on entassa tous nos effets, malles, caisses, etc. Puis il s'agit de nous y placer nous-mêmes, Smart, Frustenau et moi, ce qui n'était pas chose facile, avec tant de bagages. Nous y parvînmes enfin tant bien que mal, et la lourde machine se mit en mouvement. C'est ainsi qu'assis sur un paquet de musique chancelant, qui me faisait perdre l'équilibre à chaque secousse, je fis à Londres une entrée des plus bouffonnes. Maintenant je suis dans la maison de Smart, où l'on me soigne admirablement.

"On y cherche à prévenir tout ce que je pourrais désirer; j'ai à te raconter des histoires bien amusantes à ce sujet. Cette maison est admirablement montée; tout s'y trouve, il y a même un bain! Nous avons dîné à 6 heures; à 10 heures, j'étais au lit, et j'ai très-bien dormi jusqu'à 5 heures du matin. Furstenau loge tout près d'ici, chez un Allemand. Il y est très-bien, et ne paye qu'une livre sterling par semaine. J'ai trouvé déjà bon nombre de cartes de visite, car beaucoup de personnes étaient venues avant mon arrivée. Un piano superbe m'a été envoyé par le premier fabricant de Londres. Ce monsieur m'a, de plus, écrit une lettre des plus aimables, dans laquelle il dit qu'il serait le plus heureux des hommes, si je voulais me servir de son instrument. Qu'il soit donc heureux!—La direction des Oratorios (2) m'est rendue extrêmement facile; il paraît que toutes les quatre fois, je n'aurai à diriger que douze morceaux consécutifs du *Freischütz*. C'est l'affaire d'une heure. Furstenau jouera déjà vendredi prochain. Tout me fait présager un succès aussi brillant que productif.

"J'ai à moi toute la journée, jusqu'à 5 heures; alors on dîne, après quoi on va au théâtre ou en société: Kemble (3) est à Bath, mais il revient après-demain. Nous dînons aujourd'hui chez sa femme. J'irai ensuite à Covent-Garden pour entendre tous mes chanteurs, et de là au concert. Demain matin, je me mettrai au travail (4). Ce matin, j'étais en train d'achever mon installation et de faire toilette, lorsque ta chère lettre est arrivée et m'a causé une joie immense. L'idée de me trouver seul ici ne m'effraie pas le moins du monde. Les mœurs anglaises me conviennent beaucoup. Le peu que je sais de la langue anglaise m'est d'une utilité incroyable. Les Anglais s'en montrent très-satisfaits et prétendent que je fais des progrès rapides. C'est la même chose qu'en France, où l'on m'accablait de compliments à cause de mon baragouin français.

"Mon opéra ne doit te donner aucune inquiétude. La première représentation, qui, comme tu le sais, était fixée au lundi de Pâques, est remise à quelques semaines plus tard. J'aurai donc tout le loisir pour achever ma partition. Puis, on connaît ici la valeur du temps et on respecte le mien. Les gens sont vraiment trop bons pour moi dans leur sollicitude inquiète; personne au monde ne peut avoir plus de chances en voyage que moi. On vient au-devant de moi avec plus d'amour que si j'étais un roi; on me soigne de toutes les manières; ce

n'est presque pas une métaphore si je dis que l'on me porte sur les mains.—Ma toux est vraiment on ne peut plus capricieuse. Pendant huit jours elle avait presque totalement disparu, puis—le 3, avant d'arriver à Calais, —j'ai eu de nouveau un accès très-violent. Après cet accès, tout est redevenu calme. Je m'observe avec la plus grande attention, mais je ne parviens pas à découvrir la cause de mon mal. Souvent je me refuse tout, et la toux vient; en d'autres occasions, je bois et je mange comme un homme entièrement bien portant, et rien ne m'arrive. Que la volonté de Dieu soit faite!"

Après avoir ajouté encore quelques détails de peu d'intérêt, Weber continue sa lettre, le lendemain, ainsi qu'il suit:

"A 7 heures du soir nous sommes allés au théâtre de Covent-Garden, où l'on donnait *Rob-Roy*, une espèce d'opéra, tiré d'un roman de Walter Scott. La salle n'est pas trop grande. Elle est richement décorée. Lorsque je m'avance sur le devant de notre loge, pour mieux voir la salle, un cri part du parterre. "*Weber! Weber est ici!*" Je me retire bien vite, mais à l'instant même des cris et des applaudissements éclatent partout. Cette scène d'enthousiasme se prolongeait indéfiniment, au point que j'étais obligé de me montrer à plusieurs reprises et d'exécuter bon nombre de révérences. Alors ils voulaient à toute force l'ouverture du *Freischütz*, et chaque fois que j'avancais seulement le bout du nez, la tempête recommençait de plus belle. Par bonheur l'ouverture du *Rob-Roy* fut enfin commencée, et peu à peu la tranquillité se rétablit.—Peut-on désirer, peut-on espérer plus d'enthousiasme, plus d'amour? Aussi, tout habitué et endurci que je sois à ces sortes de scènes, je dois avouer que j'ai été réellement surpris et ému. Je donnerais, je ne sais quoi, pour pouvoir, dans un tel moment, t'avoir près de moi; car tu ne m'as encore guère vu dans le costume resplendissant des honneurs étrangers!—Maintenant, ma vie chérie, je suis heureux de pouvoir t'assurer que les chanteurs et l'orchestre m'ont entièrement satisfait. Miss Paton est une cantatrice de tout premier rang, qui chantera la *Rezia* divinement. Braham, le ténor, est tout aussi distingué, bien que dans un autre genre. Puis, il y a encore d'autres ténors très-bons. Vraiment, je ne comprends pas comment on peut dire tant de mal du chant anglais! Ces chanteurs sont tout à fait de la bonne école italienne; ils ont de très-belles voix et chantent avec expression. L'orchestre est très-bon, sans être hors ligne. Dès aujourd'hui je ne doute plus du succès de l'*Obéron*.—Après le deuxième acte de *Rob-Roy* je suis allé au concert à Hanover-Square. J'y ai entendu les premiers chanteurs italiens, entre autres la Velluti. La Paton cependant, qui, après l'opéra, est encore venue chanter un air dans ce concert, a remporté la victoire la plus complète. J'ai aussi entendu Kiese-wetter (le célèbre violoniste), ainsi que plusieurs autres.

"Je me demande si ces gens qui m'accueillent avec tant de cordialité et d'enthousiasme sont bien les mêmes Anglais qu'on disait si froids."

Tant de preuves de sympathie et d'admiration, dont il s'était vu entouré dès ses premiers pas sur le sol britannique, et avant même d'avoir paru en sa qualité d'artiste, devaient, sans doute, permettre à Weber de compter sur le succès complet des œuvres qu'il devait faire entendre à Londres. Ceci paraît même telle-

(1) Village aux environs de Dresde, où Weber avait l'habitude de passer l'été.

(2) Weber parle ici d'une société musicale qui l'avait engagé à diriger quelques-uns de ses concerts.

(3) Le directeur du théâtre de Covent-Garden.

(4) On se rappelle que le troisième acte d'*Obéron* était loin d'être achevé.